Ami du Clergé du 14 février 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — VI. 1er Dimanche de Carême : La tentation de Notre-Seigneur, 53. — VII. 2e Dimanche : La Transfiguration, 53.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — V. Les sacrements sont signes de l'Eglise, 55.
Mercredi des Cendres. — « Memento, homo, quia pulvis es... », 57.
Conférences de Carême. — 1re série. Matérialisme ou Christianisme ? I. Connais-toi toi-même, 58. — II. Qu'est-ce que l'homme ? 59. — III. L'homme a une âme, 61. — IV. Ce qu'est notre âme, 62. — V. La vie de l'âme, 63.
Les Paraboles de l'Evangile. — XII. Les enfants capricieux, 64. — XIII. La pécheresse et les deux débiteurs, 65.
Chemin de Croix. — III. Pour les prêtres et pour les vocations sacerdotales, 66.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

VI

1er Dimanche de Carême

Sur l'Evangile (Mat., IV, 1-11)

LA TENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR

Introduction. — Récit évangélique, intentionnellement placé par l'Eglise au début de Carême : la triple tentation survient à N.-S. après 40 jours de jeûne. Les 40 jours du Carême — qui étaient jadis de jeûne effectif — ont été fixés pour imiter la pénitence prolongée de Jésus.

Le Maître est ici proposé à notre imitation.

I. — *La triple tentation de Jésus*

Tentations apparemment mystérieuses et assez déconcertantes dans leurs circonstances. En fait, se rapportent assez à la triple convoitise que dénoncera S. Jean (I Jo., II, 16).

1° *Convoitise de la chair.* — Après 40 jours de jeûne effectif, Jésus a faim. Le démon exploite cette faim, habilement, en demandant à celui qu'il pense être le Fils de Dieu, d'user de sa puissance miraculeuse.

Réponse de N.-S. : le pain n'est pas tout ; la fidélité à Dieu est plus importante. Il dira ailleurs : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jo., IV, 34).

2° *Convoitise des yeux.* — Ici, plutôt, tentation de puissance.

Tout devrait contribuer à tenter le Fils de Dieu : se jeter du haut du Temple, il le pourrait sans mal : il échappera un jour aux lois physiques de la pesanteur, soit en marchant sur les eaux, soit à l'Ascension. Le « Temple », d'autre part, est la maison de son Père : il y est chez lui (Jo., II, 16).

Mais refus et d'obéir aux sollicitations du démon, et de devancer l'heure de sa gloire. Il fera de même à la Passion : après avoir terrassé momentanément les soldats qui l'arrêtent (Jo., XVIII, 6), il acceptera la sentence de condamnation, non sans avoir rappelé que, s'il le voulait, plus de douze légions d'anges viendraient le délivrer (Mat., XXVI, 53-54).

3° *Orgueil de la richesse.* — Le démon offre même au Fils de Dieu la possession de la terre entière, tous les royaumes du monde et leur gloire. Le Christ est Roi ; il est la gloire de Dieu ; gloire qu'il ne manifestera que plus tard. Il refuse celle que le démon lui offre au prix de l'idolâtrie.

Comme l'écrit S. Jean : « Rien de cela ne vient du Père ; cela vient du monde » (I Jo., II, 16).

II. — *Les tentations des chrétiens*

N.-S. a été tenté pour nous être un exemple.

1° *Quand vient la tentation ?* — Au moment le plus imprévu, et chez les meilleurs : « le Fils de Dieu lui-même, en tout semblable à nous *sauf le péché* », fut tenté ; il le fut après la solennelle et si dure retraite qui allait précéder son ministère public. Nous pouvons être tentés, et très gravement, aux sommets même de la vie spirituelle, ou dans les actes les plus élevés de notre vie chrétienne.

2° *Méthode du démon.* — Le tentateur procède avec chacun différemment, utilisant les faiblesses naturelles ou les failles du tempérament. Il dévoile rarement sa personnalité, préférant se cacher derrière les événements ou les hommes qui nous entourent. Ne se dévoile explicitement qu'avec les plus grands saints : cf. le curé d'Ars.

3° *Objet des tentations.* — Ici encore, suivant les tendances de chacun, N.-S. nous a mis en garde contre les tentations habituellement graves : dangers de la richesse à laquelle on s'attache (engendrant injustice, avarice, substitution du dieu Mammon à notre fin dernière) ; de la chair (même chez les meilleurs : « l'esprit est prompt, mais la chair est faible ») ; danger considérable de l'orgueil qui dresse l'intelligence contre Dieu, refuse d'admettre la révélation, compromet le salut éternel.

4° *Résistance aux tentations.* — N.-S. n'a pas discuté avec le démon : il l'a repoussé par la soumission à la volonté de son Père. A chaque offre du démon, il répond par une parole d'Ecriture appropriée.

On repousse la tentation par l'humilité, la fuite de l'occasion, et un acte de foi (vérité de foi éclairante et réconfortante jaillie spontanément d'un texte de la Ste Ecriture) et de confiance en Dieu seul. « Le monde passe avec sa convoitise ; mais celui qui *fait la volonté de Dieu demeure éternellement* » (I Jo., II, 17).

* *

Conclusion. — Parole de N.-S. aux Apôtres quand ils furent tentés de l'abandonner : « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation » (Marc, XIV, 38). Trop souvent, on se croit au-dessus de la menace du démon. Or, le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Donc, être vigilant, et prier. Sens du Carême et de sa féconde pénitence si salutaire.

VII

2e Dimanche de Carême

Sur l'Evangile (Mat., XVII, 1-9)

LA TRANSFIGURATION

Dimanche dernier, l'Evangile montrait N.-S. dans les déconcertants abaissements de son humanité : il a voulu accepter de notre condition même les humiliantes tentations. Aujourd'hui, scène étrangement grandiose où Jésus apparaît un instant glorifié. Mais, loin de l'éloigner de nous, la scène du Thabor comporte un grand enseignement et très en situation pendant le temps de Carême qui prépare au Vendredi Saint comme au jour de Pâques.

I. — *La gloire du Christ*

Pour comprendre pleinement cette scène, il faut en scruter les détails, qui tous enseignent quelque chose

sur la personne et le rôle du Messie, à la lumière de l'A. T.

1° *Sur une haute montagne.* — On pense qu'il s'agit du Thabor. N.-S. aimait gravir les montagnes ou collines de la Palestine accidentée : il se retire souvent dans la solitude de la montagne pour prier (Jo., VI, 15 ; Luc, IX, 28) ; il rassemble autour de lui la foule sur la montagne (sermon sur la montagne : Mat., V, 1 ou voir Jean, VI, 3). Ici, la montagne rappelle le lieu des manifestations de Dieu à son peuple, le Sinaï (Exode, XIX, 3, 16, etc.). Il semble que l'homme y soit plus proche de Dieu, Jésus y était venu ce jour-là pour prier (Luc, IX, 28).

2° *Moïse et Elie.* — Leur présence réfère aussi cette scène à l'A. T. : Moïse avait été le seul privilégié du peuple hébreu à pouvoir s'entretenir, au Sinaï, avec Dieu (Exode, XIX) ; c'est avec le Messie, Fils de Dieu, qu'il s'entretient sur le Thabor. Elie était pour les Juifs une figure mystérieuse : c'est le premier des prophètes ; il semblait qu'il n'était pas mort, puisqu'il avait été soudainement emporté dans les airs vers Dieu (II Reg., II, 11-14) ; les Juifs attendaient sa réapparition sur la terre comme le signe précurseur de la venue du Messie : aussi demandèrent-ils à Jean-Baptiste s'il n'était pas Elie lui-même (Jo., I, 21). Sitôt redescendu du Thabor, N.-S. expliquera à ses Apôtres le sens de la présence d'Elie : elle doit faire comprendre que le vrai Précurseur du Christ est déjà venu : Jean-Baptiste (Mat., XVI, 10-12). Ainsi la présence de Moïse indique que Jésus est semblable à Dieu ; celle d'Elie, qu'il est le Messie attendu.

3° *Le Christ transfiguré.* — C'est pendant qu'il priait que N.-S. fut ainsi transfiguré (Luc, IX, 29). La blancheur éclatante des vêtements a frappé tous les évangélistes ; ici seul S. Mtahieu note l'éclat de son visage « comme le soleil » : nouveau signe de la divinité de Jésus. Dieu se manifesta jadis dans l'éclat du feu et de l'orage (Exode, XIX, 16 ; XX, 18) ; et, en langage humain imparfait, les Juifs disaient le visage de Dieu si brillant qu'aucun regard ne pouvait en soutenir l'éclat (Moïse : Exode, XXXIII, 18-23) ce qui veut dire : l'essence divine est inconnaissable. Jésus lève ici un peu le voile de son humanité sous lequel se cachait sa personnalité divine ; « lui qui était de condition divine il ne s'est pas prévalu de son égalité avec Dieu ; il s'est anéanti lui-même, au contraire, prenant condition d'esclave et se faisant semblable aux hommes » (Phil., II, 6). Un jour, après la Résurrection, il reprendra pour toujours cette splendeur des corps glorieux, dont il donne ici aux Apôtres le spectacle.

4° *La voix dans la nuée.* — La nuée était dans l'A. T. le signe de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Dieu guida par une colonne de nuée la marche de son peuple sortant d'Egypte, au travers du désert (Exode, XIII, 21, 22) ; il parlait ou montrait sa gloire (= sa puissance) dans une nuée (Exode, XVI, 10).

La nuée couvre ici les Apôtres de son ombre, comme naguère il fut promis à Marie = Dieu est présent (Luc, I, 35).

Tout indique donc que c'est Dieu lui-même qui va parler. S. Mathieu insiste plus que les autres sur l'amour de Dieu pour Jésus : « C'est mon Fils bien-aimé ; il a tout mon amour. Ecoutez-le ». La veille de sa mort, Jésus dira lui-même à ses Apôtres : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour » (Jo., XV, 9) et : « Il faut faut que le monde sache que j'aime le Père » (Jo., XIV, 31).

5° *Splendeur de cette scène.* — Au baptême de N.-S., la Trinité entière se manifesta : la voix du Père, le Fils dans l'eau, l'Esprit sous forme d'une colombe (Mat., III, 16-17). Ici également : le Fils ; le Dieu du ciel, son Père ; l'amour qui les unit (si nettement affirmé) = l'Esprit-Saint dans sa plus exacte définition.

Au baptême, la voix n'avait pas dit, (S. Matthieu) : *écoutez-le.* Ici, elle l'ajoute. Il y a une leçon à recueillir ici de cette scène et des paroles de N.-S. qui suivront.

II. — *La foi des chrétiens*

1° *L'erreur des Apôtres.* — N.-S. a choisi pour leur donner le spectacle de sa Transfiguration trois Apôtres privilégiés, témoins naguère de la résurrection de la fille de Jaïre (Marc, V, 37). Il veut qu'ils aient foi en lui, en sa nature et en sa véritable mission, car ils seront plus tard fondements de la foi des chrétiens.

Devant la splendeur du spectacle, Pierre, toujours spontané et désintéressé : « Restons ici, c'est trop beau ! » et : « dressons trois tentes », pour que la vision dure toujours. Les Apôtres, au soir de l'Ascension, seront encore tentés de vouloir conserver parmi eux leur Maître glorieux, pour ne cesser de le voir des yeux de leur corps : « Ils étaient là, les yeux fixés au ciel tandis qu'il s'en allait, quand tout à coup deux hommes vêtus de blanc se présentèrent à eux et leur dirent : Galiléens, pourquoi restez-vous à regarder le ciel ? » (Actes, I, 10-11).. A l'exclamation de Pierre : « Seigneur, il nous est bon d'être ici » (Mat., XVII, 4), plus tard N.-S. répondra, à la veille de sa mort : « Il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le défenseur (= le Saint-Esprit) ne viendra pas à vous » (Jo., XVI, 7).

En somme : Dieu veut qu'ici-bas nous ne le contemplions pas directement, mais que nous ne le connaissions que par *la foi* qui est « la preuve de ce que l'on ne voit pas » (Hébr., XI, 1). Il ne faut pas demander à Dieu qu'il lève ce voile de la foi, source de nos mérites. Mais il faut croire de toutes nos forces que Jésus est le Fils de Dieu ; qu'il a vécu sur terre ; qu'il est au ciel ; qu'il est réellement présent dans nos tabernacles, présence si extérieurement différente de sa présence glorieuse au Thabor.

2° *A la gloire par la croix.* — N.-S. semble avoir voulu affermir la foi des trois Apôtres en sa messianité, par le spectacle de la Transfiguration afin qu'ils admettent la nécessité de sa mort humiliante. En effet : — à peine descendu du Thabor, il laisse entendre qu'il lui faudra mourir, puis qu'il ressuscitera : et les Apôtres n'y comprennent rien (Marc, IX, 9-10) ;

—peu de temps après, il leur prédira explicitement sa Passion, et les Apôtres, attristés et déconcertés n'oseront plus lui demander d'explications (Marc, IX, 30-32 ; Mat., XVII, 22-23).

Or, il réservait à Pierre, Jacques et Jean, sur une autre colline, un bien autre spectacle que celui du Thabor, pour lequel ils n'auraient pas assez de toute leur foi pour continuer de croire en lui : l'agonie de Gethsémani. Là, plus de dialogues avec les prophètes. Une voix du ciel : celle de l'Ange exigeant la suprême acceptation. Plus de visage transfiguré par la gloire, mais défiguré par la douleur, suant des gouttes de sang = l'humanité du Christ accablée devant le calice à boire. Or, il ne sera plus question pour les trois privilégiés de s'associer aux sentiments de leur Maître ni de planter des tentes : ils dorment !

Dramatique opposition du Thabor à Gethsémani. Ayant mal compris le sens profond de la Transfiguration, les Apôtres privilégiés, sauf Jean, ne seront pas au pied de la croix quand, vers le ciel muet et fermé, l'homme de douleurs criera son abandon : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Mat., XXVII, 46). Or, il fallait la mort du Christ pour qu'il ressuscitât glorieux ; et sa mort même, d'après S. Jean, fut déjà son exaltation et sa glorification, mieux qu'au Thabor (Jo., III, 13-14 ; XII, 27-28). Ainsi pour tout chrétien : la joie du Christ, la gloire du Christ n'est qu'au terme de la vie, après avoir pris quotidiennement la croix à la suite du Maître (Luc, IX, 23).

Alors, morts comme le Christ par les souffrances physiques et morales de l'existence, et unis à lui presque dans l'instant même de notre mort (I Thess., IV, 14-16) nous serons associés à la gloire de sa résurrection (I Cor., VI, 14).

3° *La véritable espérance.* — Fondée sur la foi notre espérance est donc de ressusciter un jour. La Transfiguration nous en confirme la réalité. La gloire physique du corps de chair qui apparaît ici sera pour l'éternité partagée par tous ses membres ressuscités. « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés » (I Cor., XV, 51), comme le fut le Christ « prémices de ceux qui se sont endormis » *(ibid.,* XV, 20). Alors notre corps actuellement corruptible ressuscitera incorruptible ; sans gloire, il revivra glorieux ; faible, il sera fort (I Cor., XV, 42). Splendide espérance, dont la résurrection du Christ, et celle de la Ste Vierge, déjà réalisées et objet de notre foi, nous sont le gage.

Au lieu d'une pauvre attente de consolations sensibles du Seigneur, comme les Apôtres au Thabor, il faut nous maintenir dans la foi et l'espérance, grâce à ces vérités de foi trop souvent méconnues : S. Paul écrit aux Thessaloniciens (texte chanté à la messe de funérailles) : « Consolez-vous donc mutuellement par ces paroles » et : « Ne soyez pas affligés comme ceux qui n'ont pas d'espérance » (I Thess., IV, 18 et 13).

* *

Conclusion. — En présence de la scène du Thabor, un acte de foi en Jésus, Homme-Dieu, Sauveur du monde ; un acte de confiance en le salut qu'il nous achète ; un acte d'acceptation des croix quotidiennes, condition de notre joie éternelle, au ciel où il nous sera seulement bon d'être toujours avec le Seigneur (I Thess., IV, 17)

En somme, à travers la pénitence et l'abnégation du Carême (= le long désert de notre existence), par le Vendredi Saint (= notre mort) vers Pâques. (= notre résurrection pour l'éternité).

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

V

LES SACREMENTS SONT SIGNES DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Signes de la grâce, ils sont aussi des signes de l'Eglise. Procédant comme précédemment, il nous faut voir : *ce qu'est l'Eglise ; comment les sacrements sont cause de l'Eglise ;* enfin *comment ils la représentent et la signifient.*

I

Qu'est-ce que l'Eglise ? — « C'est, nous dit le catéchisme, la société de tous les chrétiens, fondée par Jésus-Christ, gouvernée par le Pape et les évêques unis au Pape ». Très bien ; mais quelle est exactement la place du Christ dans cette société ? fondateur seulement ou animateur ? Pour le savoir, écoutons-le parler lui-même : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc enseigner toutes les nations » (Mat., XXVIII, 19), « Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise » (Luc, X, 16), « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Mat., XXVIII, 20).

S. Paul venant ensuite illustre cette doctrine d'une magnifique comparaison : nous sommes tous les membres d'un même corps dont le Christ est la tête. « C'est lui-même qui des uns fait des apôtres, d'autres des prophètes, d'autres des évangélistes, d'autres des pasteurs et des docteurs pour le perfectionnement des saints,... pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi... grandissant par la charité en union avec celui qui est la tête : le Christ » (Eph., IV, 11-15). Dans son encyclique *Mystici corporis* Pie XII a repris et commenté cette doctrine :

« Comme Bellarmin le remarque finement, dit-il, et ingénieusement, il ne faut pas expliquer cette expression de « corps du Christ » seulement par le fait que le Christ doit être appelé la Tête de son Corps, mais aussi par le fait qu'il soutient l'Eglise, qu'il vit dans l'Eglise, si bien que celle-ci est comme une autre personne du Christ. C'est ce que le docteur des Nations affirme dans son épître aux Ephésiens lorsqu'il appelle « le Christ », sans rien ajouter de plus ». [Et un peu plus loin] « L'Eglise par conséquent... peut s'appliquer cette phrase sublime de l'Apôtre : si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Cette Eglise, autre Christ, extension du Christ, voyez-la à l'œuvre. Voyez la constante préoccupation du chef suprême de faire porter à tous la lumière de l'Evangile. Voyez à travers les siècles l'Eglise penchée sur toutes les misères physiques et morales, voyez-la à l'origine des écoles, hôpitaux, orphelinats ; toujours aux avants-gardes de la charité.

Voyez-la se pencher sur les problèmes sociaux de l'heure présente, au risque de paraître à certains révolutionnaire et d'alarmer leur tranquille égoïsme. Voyez-la, préoccupée dans et par l'action catholique d'atteindre tous les âges et tous les milieux de vie, toute tâche et toute vie humaine, de faire monter toute la communauté dans une paix faite de justice et de charité.

Tel vous pouvez, à travers les pages de votre Evangile, contempler le Christ vivant parmi les hommes, tel vous le retrouvez encore aujourd'hui parlant et agissant par son Eglise. Et il faut louer le catéchisme d'avoir placé au seuil du chapitre sur l'Eglise cette question : « Notre-Seigneur est-il encore avec nous ? » Réponse : « N.-S. est encore avec nous par l'Eglise ; elle continue sa mission en nous donnant sa pensée, sa grâce et même sa personne vivante. »

Dans cette Eglise, corps mystique du Christ, quelle est donc la place des sacrements ? Elle est de tout premier ordre. Car, nous dit le *Directoire,* les sacrements nous sont donnés dans et pour la communauté à bâtir et resserrer.

Comment, en effet, sommes-nous entrés dans l'Eglise ? Par le baptême. C'est lui qui, effaçant en nous la tache du péché originel, nous a en quelque sorte greffés sur le Christ ;

lui qui donne à notre âme cet organisme surnaturel, fait des vertus et des dons, qui, semblables aux muscles et aux nerfs pour le corps, assureront notre vie chrétienne et méritoire.

Un corps ne vit qu'à la condition de refaire ses forces par une nourriture appropriée ; faute de quoi il tomberait bientôt d'inanition. C'est la Communion qui doit refaire les forces de notre âme : « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes fatigués et je vous restaurerai » (Mat., XI, 28). Et parce que c'est le Christ qui se donne lui-même en nourriture, ce n'est pas lui qui sera changé en nous mais nous qui serons changés en lui; il entend prendre possession, si nous nous y prêtons, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de toute notre vie.

Un membre est-il malade ? voici tout préparé un double remède : un pour les misères morales et c'est la Pénitence ; un pour celles du corps et c'est l'Extrême-Onction.

Faut-il donner à un membre force et dynanisme pour la lutte et pour la bonne cause ? Voici la Confirmation, avec les dons du Saint-Esprit, « qu'on appelle spécialement, dit le Pape, « *l'Esprit du Christ* » et qui est communiqué à l'Eglise avec profusion, pour qu'elle-même et chacun de ses membres soient de plus en plus conformés à notre Sauveur » *(Mystici Corporis)*.

Mais voici deux sacrements qui, à un titre tout-à-fait spécial, peuvent être appelés les bâtisseurs de la communauté : le Mariage et l'Ordre ; l'un consacre l'union de l'homme et de la femme, les appelant à transmettre la vie naturelle ; l'autre communique à des hommes des pouvoirs divins leur permettant à leur tour de donner ce qu'ils ont reçu : la vie divine par les sacrements.

Cycle heureux et magnifique, jamais refermé sur lui-même, mais tendant, au contraire, et travaillant sans relâche, comme dit si bien S. Paul, à « l'édification du corps du Christ dans la charité ».

II

Enfin les sacrements illustrent, expriment, signifient la communauté et sont à même, s'ils sont bien compris et convenablement reçus, de développer en nous l'esprit communautaire.

Dans la même épitre aux Ephésiens déjà citée, S. Paul dit : « Vous n'êtes plus désormais ni des étrangers ni des hôtes de passage ; vous êtes les concitoyens des saints et les membres de la famille de Dieu ; vous êtes bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes : le Christ Jésus » (II, 19, 20). Pensons, en effet, que nous devons notre baptême à un prêtre, tel pardon à un autre, la communion à un troisième ; mais ces prêtres qui les a mis au monde, qui les a formés, qui les a ordonnés pour nous servir et nous sanctifier ? C'est à travers des générations d'âmes chrétiennes que passent les dons de Dieu.

A notre tour, pour ceux qui sont engagés dans le mariage, nous avons le droit de penser qu'un jour ou l'autre un prêtre peut sortir de votre lignée et prolonger de génération en génération l'œuvre bienfaisante de la grâce ; et si vous n'êtes ni prêtre ni mariés sachez qu'il est bien des manières d'aider une âme à monter vers Dieu ; ainsi votre vie d'aujourd'hui aura des retentissements, en passant par beaucoup d'autres âmes, jusque dans l'éternité.

Et c'est déjà un aperçu communautaire des sacrements.

En voici un autre. De même qu'une multitude de grains ont contribué à fournir l'hostie qui deviendra le Corps du Seigneur, de même que bien des grappes ont produit le vin qui sera changé au sang du Christ, ainsi sommes-nous venus de toutes races, de toutes nations, de toutes classes sociales, nous asseoir au banquet où Dieu nous a conviés. Et peut-on mieux nous faire entendre que nous ne devons avoir qu'un cœur et qu'une âme, nous tous qui avons mangé le même pain à la même table ?

Et ce n'est pas seulement entre nous que la Communion doit resserrer l'union, mais encore avec ceux du dehors ; en effet le Christ nous compare à un levain qui doit être mêlé à la pâte intimement pour la faire lever et monter tout entière.

Un autre aspect communautaire des sacrements, c'est qu'ils sont reçus dans l'Eglise. S'il est admis que, en cas de nécessité, toute personne peut baptiser, on doit en ce cas préférer pour ministre un baptisé à un infidèle. Un prêtre excommunié ne pourrait non plus, hors un cas extrême, donner une absolution valide et ce serait faute grave de recevoir de lui sciemment la Ste Communion.

Si de plus nous nous reportons à l'histoire, à la vie des premiers chrétiens nous y verrons quel souci on avait de recevoir les sacrements je dirais volontiers en famille. Les premières messes ont été des agapes, généralement célébrées le soir, où tous les assistants communiaient. Le baptême était l'objet d'une longue et minutieuse préparation ; celle-ci terminée, les catéchumènes se présentaient en nombre, au milieu de toute la communauté chrétienne rassemblée autour de l'évêque et de ses prêtres ; et c'était une grandiose cérémonie que celle du samedi de Pâques ou de Pentecôte qui faisait entrer dans l'Eglise de nouveaux enfants de Dieu ; et ceux-ci avaient bien l'impression de trouver une famille qui les adoptait et les aiderait à vivre avec le Christ en Dieu.

La discipline pénitencière, qui soumettait les coupables à une humiliante et parfois longue pénitence, avait aussi son utilité ; elle invitait la communauté tout entière à prendre en charge les pauvres pécheurs et à prier Dieu pour leur relèvement.

Le temps n'est pas lointain encore où, appelés par la cloche, de pieux fidèles accompagnaient le prêtre, portant le Viatique, au che-

vet d'un malade et répondaient avec lui ou pour lui aux prières de l'Extrême-Onction.

L'Eglise a maintenant le souci de ce retour aux sources ; ainsi dans la restauration de l'office du Samedi Saint ; ainsi dans les facilités accordées pour la Communion et qui peuvent être un lent mais sûr acheminement vers une édifiante et fréquente réception de l'Eucharistie. On a bien l'impression que nos chefs spirituels encourageront et aideront tout ce qui est de nature à resserrer, par les sacrements, l'union de tous dans la charité.

* *

On comprend, après cela, que l'Eglise ait prévu le refus de sépulture religieuse à celui qui refuse les sacrements ; et même à celui qui, négligeant de faire ses Pâques d'une façon habituelle, serait mort dans son impénitence. Tant il est vrai que les sacrements sont signes de l'appartenance à l'Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut.

MERCREDI DES CENDRES

« *Memento, homo, quia pulvis es...* »

Mes frères,

Les cendres ! cela jette une note discordante dans nos vies distraites, affairées, terre à terre. C'est un appel à la pénitence : et nous faisons tout pour rendre notre vie plus confortable ; c'est un appel à la réflexion : et nous songeons à tout sauf à l'unique nécessaire ; c'est un appel à la claire vue de l'existence : et nous nous berçons d'illusions.

C'est surtout un rappel de la pensée de la mort, de la précarité des choses de ce monde, de l'inévitable retour à la terre d'où nous sommes sortis : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Pensée austère ; méditons-la à l'entrée de ce Carême, car il ne porte des fruits de sanctification que pour qui se pénètre de son esprit.

I. — *Souviens-toi, ô homme...*

Se souvenir ! Nous avons une faculté d'oubli étonnante, même des événements les plus spectaculaires et des vérités les plus frappantes. Par certain côté, ce pouvoir d'oubli est un bien. Si nous avions toujours aussi présente, aussi vive l'émotion de nos peines, de nos deuils, la vie serait intolérable. Par ailleurs, ce pouvoir d'oubli présente un danger : les leçons de l'expérience ne nous profitent pas et les grandes vérités perdent leur influence sur la marche de notre vie.

Se souvenir ! Et non pas d'un souvenir rapide, fugitif. Une pensée aussi inattentive ne laisse aucune impression profonde. Nous serions pareils à l'homme qui vient de regarder l'heure à sa montre et déjà ne s'en souvient plus, ou, comme dit S. Jacques, « pareils à l'homme qui se regarde dans un miroir et oublie aussitôt ce qu'il était » (I, 13).

Le souvenir que nous recommande l'imposition des cendres, est celui qui revient souvent à l'esprit, celui qui se confond avec la réflexion. Seule la réflexion est efficace.

« La terre est désolée parce qu'il n'est personne qui réfléchisse en son cœur. » Réfléchir dans son cœur ! Cela nous souligne un autre caractère de cette journée : *Memento, homo !* Le souvenir, la réflexion doivent nous saisir tout entiers, intelligence et cœur, pour nous entraîner à l'action. Se contenter d'une réflexion toute abstraite et toute spéculative, à quoi bon ? Ainsi agissaient les Docteurs de la loi dont Jésus disait : « Faites ce qu'ils vous enseignent, mais n'imitez pas ce qu'ils font. » La vérité doit être non une règle de vie pour les autres, mais une direction pour nous-mêmes, et une science qui tourne à aimer.

« Souviens-toi, ô homme », et d'un souvenir toujours vivant et agissant ! Et de quoi se souvenir ?

II. — *Que tu es poussière !*

L'homme est intelligence. Grâce à elle il pénètre les secrets de la nature, il atteint Dieu même, l'invisible et l'inaccessible.

L'homme est une volonté. Elle n'est pas toute-puissante, cependant elle réalise, dans l'ordre humain et dans l'ordre surnaturel, avec la grâce, des merveilles du monde aujourd'hui dépassées et les merveilles de la sainteté héroïque. Et surtout elle possède cette suprême grandeur qui est la liberté, une liberté que rien ne peut forcer.

L'homme est une âme, un être spirituel immortel comme les anges et Dieu. Pur diamant que rien ne peut détruire... Et une âme appelée aux plus hautes destinées.

Mais cette âme habite un corps tiré de la terre, un corps poussière comme toute la création visible. Sans doute, au jour de la création, au jour de l'union de l'âme et du corps, par privilège de Dieu, l'âme aurait pu apporter en dot à ce corps l'immortalité, et nous savons par la foi qu'elle l'avait apportée, mais comme un privilège que le péché a supprimé. « Par le péché, la mort est entrée dans le monde ». Désormais, ce corps, si vivant, si harmonieux et si beau qu'il nous apparaisse, il n'est plus que poussière soumise aux lois de sa nature : la mort.

Il faudra l'intervention de Dieu pour le ranimer, le ressusciter. Certitude de notre foi ; bien plus, notre espérance et notre consolation : *Credo carnis resurrectionem.* « Nos civilisations sont périssables », et cela nous rappelle à l'humilité. Il faut à l'homme réfléchir que lui-même est périsable par tout un pan de sa nature, par son corps qui est poussière. Comment alors s'enorgueillir de ses inventions et de ses techniques jusqu'à vouloir se faire Dieu, quand un souffle le jettera bas comme le vent balaie la poussière.

III. — *Et que tu retourneras en poussière*

Loi inexorable. Nous ne lui connaissons pas d'exception. Le Fils de Dieu fait homme et

sa T. S. Mère elle-même sont passés par la mort.

Maxime Gorki raconte ce mot d'un artiste célèbre, saisi à son insu : « Dans le couloir d'un théâtre je vis arriver une jeune femme. Elle était en retard. Elle s'arrêta devant un miroir et dit d'une voix ferme et assez haute : « Et pourtant, il faut mourir... »

Le cardinal Lavigerie a lui-même composé son épitaphe : « Ici repose celui qui fut Charles-Martial-Allemand Lavigerie, Cardinal-Prêtre de la Sainte Eglise Romaine, archevêque de Carthage et d'Alger, maintenant poussière : *nunc cinis.* »

«C'est çà, la belle Hélène pour laquelle se battirent deux peuples, ce crâne ?

— Oui, çà ! » écrit Lucien dans son *Dialogue des morts.* Un peu de poussière mêlée et confondue à celle de la terre, voilà à quoi tous aboutissent : les plus grands personnages comme leurs plus humbles domestiques. C'est le grand fait. Le Mercredi des Cendres nous replace en face de cette réalité inéluctable.

Réalité bienfaisante à qui ne refuse pas de la regarder. Elle donne son sens à notre vie. « O Mort, je te remercie de la lumière que tu jettes dans mes ténèbres ! » écrit Bossuet. Comment, à cette lumière, n'avoir souci que de notre corps, de son bien-être, de ses aises, alors qu'il passera, et ne point nous occuper de notre âme, de sa pureté, de sa sainteté, alors qu'elle est immortelle et que son salut sera le gage de la résurrection glorieuse de notre corps ?

* *

« Souviens-toi que tu es poussière... » Il n'est peut-être pas de parole de la liturgie qui soit plus connue, mais nous sommes si légers, qu'elle est plus souvent un sujet de plaisanterie que de réflexion.

Chaque année, ce mercredi, à Paris et dans nos grandes villes, les artistes se réunissent pour l'imposition des Cendres et pour la messe aux intentions de ceux d'entre-eux « qui doivent mourir dans l'année ». Ainsi l'avait demandé en 1914, l'un des leurs, A. Villette.

Qui sait si nous ne serons pas de ceux-là : de ceux « qui doivent mourir dans l'année ». L'imposition des cendres nous remet en face de cette perspective. Et le carême, temps de salut, de réflexion et de pénitence couronné par une sainte communion pascale doit nous préparer à nous tenir prêts. *Amen.*

CONFERENCES DE CAREME
(1re série)

I
Matérialisme ou Christianisme ?

Ier Dimanche

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

Il n'est pas nécessaire d'être « philosophe » pour connaître la maxime de Socrate : « Connais-toi toi-même ».

Se connaître : savoir, et avec certitude, ce que nous sommes, ce vers quoi nous allons, ce que nous pouvons pour réaliser ces désirs : voilà le point de départ que nous assignent bon sens et logique pour diriger notre vie, pour choisir entre les deux grands courants opposés, le matérialisme ou le christianisme.

Bossuet a écrit entre autres un livre célèbre intitulé : *De la connaissance de Dieu et de soi-même.* En fait, il débute par l'étude de l'homme avant celle de Dieu, parce que « la connaissance de nous-mêmes doit nous élever à la connaissance de Dieu » *(Dessein et division de ce Traité).*

Cette science préalable de l'homme est nécessaire. Pour nous en convaincre, envisageons le problème, ensuite voyons que sa solution dépend de cette connaissance.

I. — *Le Problème*

D'abord, « de quoi s'agit-il ? » Quel est le problème à résoudre ? — C'est celui d'une civilisation véritable ; celui de conditions d'existence viables, rationelles ; celui d'un état de choses qui assurera la paix, le bonheur des hommes.

Car enfin, le désir universel, conscient ou inconscient, c'est d'être heureux. Devant les difficultés, même ordinaires, tous s'écrient : « on est bien malheureux ! » Mots de déception, mais aveu de ce qui est le désir foncier et l'attente indéracinable de l'humanité : le bonheur. « Tous les hommes veulent être heureux, ils y aspirent de tout leur être, ils ne désirent rien que pour cela ». Ainsi parlait S. Augustin [1] et, avant lui, le plus grand sage de la Grèce, Aristote [2].

Mais qui procurera réellement le bonheur ? — Ici les avis se partagent ; conduites et paroles révèlent les divergences les plus extrêmes... Harpagon choisit l'argent ; S. Benoît Labre la pauvreté. Et entre l'avare « type » et le mendiant volontaire, s'échelonne toute la série des gens cupides, âpres au pain, intéressés, lâdres, besogneux, parcimonieux, etc. Pour eux, si l'argent ne fait pas le bonheur, du moins y contribue-t-il grandement et plus que tout... Le bourgeois gentilhomme a la folie des grandeurs ; S. Jean de la Croix la folie du mépris. Et des ambitieux de gloire, d'honneurs, de renommée, on en trouve de toute taille ; cela va du modeste qui rêve de devenir un « monsieur décoré » jusqu'au mégalomane qui finit dans un cabanon... Les don Juan, les viveurs optent pour les jouissances du corps ; les savants et les saints pour les joies de l'esprit et de l'âme. Types extrêmes qui encadrent l'immense foule dont S. Paul disait que « leur Dieu c'est leur ventre : *quorum Deus venter est* ». Et ce ne sont là que quelques spécimens de l'art d'être heu-

[1] « Omnes homines beati esse volunt et hoc ardentissime appetunt, et propter hoc cœtera appetunt ». Livre XIII de *la Trinité,* chap. 5 et Livre XIX de *la Cité de Dieu,* chap. 1.

[2] *Phys* 5, 256 A ; 4-258 B, etc...

reux. On pourrait étendre l'éventail. Pourtant tous se ramènent en somme à une double conception de la vie : tout pour le corps : matérialisme, ou l'âme d'abord : spiritualisme.

Voilà donc le problème énoncé. Notre aspiration incoercible vers le bonheur est intacte. Mais il s'agit de savoir ce qui fera vraiment le bonheur. Où est la science et l'art d'être heureux ?

Sous cette forme, le problème se réduit à des proportions purement humaines. Quand N.-S. commence d'annoncer la Bonne Nouvelle, c'est par une promesse de béatitudes : « Bienheureux les pauvres de cœur,... les doux,... les miséricordieux... » Il n'envisage donc pas autrement la grande inquiétude de l'humanité. Il dit à ces hommes : vous n'aspirez à rien autre qu'au bonheur ; mais vous ne savez pas comment y parvenir ; je vous en apporte le secret : soyez modérés dans vos désirs, soyez bons, soyez purs...

II. — *La solution*

Tel est le problème fondamental qui se pose depuis toujours à l'humanité ; il est devenu plus pressant après nos désillusions. Sa solution, nous la trouverons dans la connaissance de l'homme.

Cela seul peut nous donner le bonheur qui est fait pour nous, répond à nos besoins, s'adapte à notre nature. Sans cela, il y aurait disproportion... Le tailleur prend les mesures du client ; une demoiselle ne s'habille pas comme une vieille dame ; vous prenez une paire de chaussures à votre pointure. Il y a peut-être des chaussures plus souples, plus élégantes, mais si elles ne sont pas à votre pied !...

Pareillement l'homme est la mesure de son bonheur. Les meilleures choses ne peuvent le satisfaire si elles ne s'ajustent pas à lui ; il y est à l'étroit ou au large ; il s'y trouve gêné ou empêtré. Ce serait illusion, mirage à vouloir imaginer dans l'abstrait une civilisation humaine idéale sans tenir compte de l'homme, de sa nature, de ses besoins, de ses possibilités. Cette construction de l'esprit serait peut-être admirable, mais elle serait un rêve, un nouveau royaume de l'Utopie.

Pour l'homme en général comme pour chaque individu, si l'on veut lui assurer un destin heureux, il faut tenir compte de ses aptitudes, de ses capacités, de ses moyens. Vous vous rappelez la satire de Boileau :

> C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
> Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
> . . . .
> Si son astre en naissant ne l'a formé poète.
> . . . .
> Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Dans une carrière pour laquelle on n'est pas fait on ne sera jamais qu'un raté, un aigri ou un révolté.

Semblablement pour l'homme.

Puisque l'homme a un corps, il serait contre nature d'en faire abstraction dans l'organisation de son bonheur. « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête ». Le corps finit un jour par prendre sa revanche.

Et l'homme a une âme ; il serait également contre nature de lui bâtir une civilisation purement matérielle, mécanique. Il en renverserait les murs afin de respirer à son aise, ou bien il succomberait d'asphyxie.

En résumé : notre bonheur ne peut être organisé qu'en fonction de notre nature, de nos aspirations légitimes, de leur hiérarchie naturelle... car la fin est toujours proportionnée aux moyens et c'est pourquoi la solution du problème de notre bonheur dépend de la connaissance de l'homme.

* *

Vous avez lu l'invitation des balances automatiques : « qui souvent se pèse bien se connaît ; qui bien se connaît bien se porte ». Faisons profit de ce slogan publicitaire. Il s'agit d'abord de nous peser, de savoir ce qu'il y a dans l'homme, d'apprendre ce que nous sommes. « Et qui bien se connaît bien se porte » : du moins il lui reste à vouloir et à agir en être raisonnable qui sait ce qu'il lui faut.

II

2e *Dimanche*

QU'EST-CE QUE L'HOMME ?

« Qu'est-ce que l'homme, *quid est homo ?* »

C'est la question que se posait déjà le psalmiste.

Depuis des siècles, avant lui et après lui, les plus grands savants, médecins, etc..., et les plus grands penseurs (Bossuet, Pascal) ont tendu toutes les forces de leur esprit sur le même problème. Et à notre époque qui se dit celle de la lumière et de la science, un savant de marque, le Dr Alexis Carrel publie un livre sensationnel : *L'homme, cet inconnu.*

Pourtant, s'il reste encore beaucoup à apprendre sur l'homme, nous avons sur lui des certitudes immuables.

« La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, écrit Pascal, c'est son corps, c.-à-d. une certaine portion de matière qui lui est propre » [1]. Et les savants n'ont pas fini d'en explorer les possibilités. Après la transfusion du sang, après la greffe humaine, la science apportera sans doute aux futures générations de géniales et bienfaisantes inventions.

Mais si le corps est la première chose qui s'offre au regard, il en reste d'autres moins perceptibles de prime abord, plus profondes, le fond même de la nature. La réflexion seule en fait prendre conscience parce qu'elles sont plus cachées ; mais elle en donne une véritable science, certaine, immuable, définitive, parce qu'elles sont plus simples en elles-mêmes.

[1] *Pensées* : Connaissance générale de l'homme.

Personne ne doute de l'existence du corps; il faut nous mettre sur la piste de ces autres choses de l'homme en le regardant de plus près.

I. — *L'homme en lui-même*

L'homme a le sens de l'être.

Il a relevé l'itinéraire des astres, mesuré leur distance, calculé leur marche et il peut annoncer à l'avance le retour d'une comète et l'étendue d'une éclipse. Il fait l'histoire de la terre, note l'âge des terrains, décrit la flore et la faune qui l'ont peuplée à ses différentes époques. Il a inventorié la matière et la vie et il les a mises à son service. Aucun domaine où il n'ait poussé sa curiosité. Il parle, il écrit sur tout, même sur les réalités qui ne tombent pas sous les sens, comme la vérité, la vertu et Dieu même. Nos villes possèdent des bibliothèques immenses des œuvres de sa pensée.

L'homme a le sens du bien.

Il distingue le bien du mal indépendamment de toute récompense ou de tout châtiment, il a l'idée du devoir et l'idée du défendu; il jouit d'avoir rempli le premier et le remords le tourmente d'avoir cédé au second. Sous la poussée de ses instincts ou sous l'attirance du plaisir il se sent libre, responsable, comptable de ses vertus. Il s'élève à des hauteurs de vertus : pureté, bonté, courage qui étonnent notre misère : une Ste Cécile et toutes les vierges, un S. Vincent de Paul et toutes les Sœurs de charité, un S. Etienne et tous les martyrs.

L'homme a le sens du beau.

Il a déroulé les frises du Parthénon, jeté dans le ciel de Rome la coupole de Saint-Pierre, lancé dans l'azur de France les flèches des cathédrales gothiques ; imaginant toujours de nouvelles lignes, de nouveaux dessins, de nouvelles formes. Chefs-d'œuvre littéraires, magnifiques compositions musicales ont ému, réjoui, exalté les générations.

L'homme a le sens du divin.

Il se sent dominé par un être supérieur en qui il reconnaît son créateur et son maître. Il lui rend ses hommages et se ménage sa protection. Barbare ou civilisé, il possède si profondément enraciné ce besoin de religion, — un des signes caractéristiques — qu'il est vraiment un animal religieux.

II. — *L'homme comparativement aux animaux*

Maintenant, cherchons non parmi les bêtes qu'on appelle sauvages mais parmi les animaux dits « intelligents », choisissons les plus proches de nous, voire ceux que d'aucuns nous donnent comme de lointains ancêtres, nous ne trouvons chez eux ni ce sens de l'être, ni ce sens du bien, du beau, ou du divin.

Le perroquet le mieux dressé ne parle pas, n'enchaîne pas des jugements ni des raisonnements ; il reproduit un disque enregistré par sa mémoire. Rien n'est jamais sorti, pour lui ni pour les autres, des phrases qu'il débite toujours les mêmes : aucune science, aucune invention, aucun progrès. Son caquet n'est qu'un *flatus vocis*, un souffle de la voix sans signification ni portée.

Le chien, si intelligent, n'obéit pas par devoir. Il fait le beau parce qu'il voit le morceau de sucre et il se couche et se tait parce que un regard dur ou la grosse voix de son maître sont liés dans sa vision intérieure au souvenir du fouet. Mais la joie du frétillement de sa queue ne va pas au-delà de la caresse qu'il espère, ni le remords de sa tête basse au-delà de la correction qui l'attend.

Les abeilles sont de merveilleuses architectes, mais qui n'ont jamais varié leur style ni découvert un art nouveau. Leurs cellules de cire semblent sorties de l'usine, faites à l'emporte-pièce, sans bavure... Mæterlinck les a regardées de plus près que Salomon, mais elles n'avaient pas changé. « Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière » (Pascal).

Les anatomistes assurent que certains singes présentent, dans leur structure osseuse, des ressemblances avec l'homme. Mais ils accusent, par ailleurs, des différences radicales. Et surtout je ne sache pas, ni les savants non plus, que depuis le temps que les singes gambadent dans les forêts, ils aient jamais donné le moindre signe de moralité ou de religion.

Parcourons toutes les classes et les plus élevées du règne animal, nulle part nous ne trouvons des œuvres scientifiques ou littéraires, les héroïsmes libres et désintéressés dont s'honore l'humanité, les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture conservés dans nos musées, les élans de foi, d'espérance et d'amour qui nous élèvent vers Dieu.

* *

Qu'est-ce que l'homme ?

Si ce tableau comparatif nécessairement réduit, limité à ses lignes les plus saillantes, ne nous permet pas encore de répondre d'une façon précise, il nous donne pourtant une idée générale assez haute pour que nous poursuivions avec le poète inspiré (Ps. VIII) :

Quand je contemple les cieux, œuvre de tes doigts,
La lune et les étoiles que tu y as placées,
Qu'est-ce que l'homme pour que tu t'en souviennes ?
Le fils de l'homme pour que tu t'en soucies ?

Tu l'as mis pourtant peu au-dessous des anges,
Tu l'as couronné de gloire et d'honneur,
Tu l'as établi roi sur l'œuvre de tes mains
Tu as mis tout sous ses pieds.

Le menu et le gros bétail, toutes leurs bêtes,
Et aussi les bêtes sauvages des champs,
Les oiseaux du ciel et les poissons de la mer ;
Tout ce qui fuit par le chemin des océans.

Yahweh, Notre-Seigneur
Qu'il est glorieux ton nom
Par toute la terre.

Pour être heureux il ne resterait plus à l'homme, après avoir reconnu sa grandeur, qu'à découvrir ses limites.

3e Dimanche

III

L'HOMME A UNE AME

Notre-Seigneur prévenait ses auditeurs de ne pas se laisser abuser par les faux « prophètes », par tous ceux qui prétendent parler au nom de la vérité et diriger l'opinion. Et le moyen sûr de discerner ces rhéteurs et ces hâbleurs des authentiques maîtres de vérité et de vie ? — « Vous les jugerez à leurs fruits ; *a fructibus eorum cognoscetis eos* ». Et il développait sa comparaison : Tel fruit, tel arbre ! Cueille-t-on des figues sur les ronces ou les cactus et des raisins sur les buissons d'épines ? C'est le bon arbre, l'arbre fruitier, qui donne de bons fruits, comestibles et savoureux ; le mauvais arbre, l'arbre sauvage, ne produit que de mauvais fruits, des baies âpres et inutilisables : il ne sert qu'à faire du feu (Mat., VII, 15-19 ; cf. Luc, VI, 43-45).

Ce jour-là, Jésus énonçait d'une façon concrète, à la portée de tous, une des grandes lois de la pensée, un de ces axiomes qui n'ont pas besoin de démonstration et servent à la solution des autres problèmes. Tel fruit, tel arbre, tel effet, telle cause : voilà le principe qui nous permettra de répondre à la question « Qu'est-ce que l'homme ? » Nous connaissons les fruits, nous pouvons apprécier l'arbre. Qu'en disent la raison et l'expérience, la science et les sciences ?

I. — *L'âme*

Ses fruits sont primordialement des fruits de la pensée.

L'homme a le sens moral ; il résiste au mal, obéit à son devoir, s'élève même jusqu'à l'héroïsme. Cela suppose qu'il a l'idée du mal, du devoir, de la vertu. — L'homme a le sens esthétique. Il combine à l'infini les mots, les sons, les couleurs en merveilles de poésie, de musique, de peinture. Il a donc l'idée de leurs rapports, de leurs proportions, de leur harmonie. — L'homme a le sens religieux. Il adore Dieu, le remercie, le prie. Il connaît donc l'existence d'un Dieu créateur et Providence.

Au commencement, il y a donc l'idée. En ce sens aussi elle serait vraie la parole de S. Jean : *In principio erat verbum,* « Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée ».

Or nos idées du bien, du beau, de Dieu, même nos idées des choses visibles n'ont aucun des caractères, aucune des propriétés de la matière. Elles n'ont pas d'étendue, comme cette chaire que je mesure de mes deux bras; elles n'ont pas de couleur comme ces peintures ; elles n'ont pas de poids. Aucun médium extra-lucide n'a jamais lu nos idées à travers notre front comme l'œil suit les lignes d'un dessin à travers un papier à calquer ; la science n'a pas inventé de mesure pour contrôler ce qu'on appelle, par analogie, la hauteur, la contenance ou le poids de mes idées. Elles sont indivisibles, immatérielles. Puisque tel fruit, tel arbre ; puisque tel effet telle cause, il faut nécessairement conclure : l'arbre qui porte ces fruits immatériels n'a rien de commun, lui non plus, avec la matière ; la cause qui produit ces effets invisibles n'est pas de même nature que le corps. Il y a donc dans l'homme autre chose que le corps; le principe, qu'il nous faut bien admettre sous peine de ne pouvoir expliquer l'homme, nous l'appellerons l'âme.

II. — *Le cerveau*

Ici, quelques « savants » — quelques-uns, car pour une poignée de matérialistes, il y a une majorité écrasante de spiritualistes — peuvent nous arrêter : « Nous avons patiemment étudié le cerveau de l'homme qui nous semblait le siège de sa pensée ;... si le cerveau vient à se détraquer l'intelligence s'en ressent et baisse ; il n'y a donc pas lieu de chercher à la pensée une autre cause que le corps; elle est le produit du cerveau... » [1].

Il est vrai et personne ne le conteste, il existe un lien étroit entre le cerveau et la pensée. Les médecins conseillent régulièrement aux intellectuels fatigués des spécialités à base de phosphore.

Mais de ces rapports indéniables, conclure que ce sont des rapports de cause à effet, que c'est le cerveau qui produit, secrète la pensée, c'est là un raisonnement spécieux, comme on en rencontre trop dans des articles dits de vulgarisation scientifique.

S'il est vrai qu'il existe une relation intime entre le cerveau et la pensée, il n'y a pas toujours une corrélation exacte entre eux, c.-à-d. proportion constante entre le cerveau : son poids, son volume, sa richesse en phosphore et la pensée. Au cours d'une expérience scientifique, le cerveau d'un épileptique s'est trouvé peser exactement le même poids que celui d'un savant : et si le cerveau de Cuvier, le grand naturaliste, faisait 1 kil. 830 celui de Gambetta donnait le poids assez inattendu de 1 kil. 160 seulement. Aussi, même sur le plan expérimental, la position matérialiste est en contradiction avec certains faits.

Mais, même y aurait-il équivalence parfaite, constante entre le cerveau et la pensée, ni le savant ni aucun homme n'en pourrait conclure : donc la pensée est le produit du cerveau. Ce serait saper les principes mêmes de toute science, et d'abord le principe de causalité : tel fruit, tel arbre, l'effet est la mesure de la cause. Avec de la mécanique on fait un avion, mais pas un oiseau ; la matière secrète de la matière, mais pas de l'immatériel. Cela prouve seulement que le cerveau est nécessaire à la pensée, qu'il est actuellement sa condition indispensable, l'instrument sans lequel elle ne se produirait pas, le producteur qui lui fournit la matière première qu'elle transforme. Votre maître de chapelle est certainement un virtuose. Mais il a besoin de

[1] Karl Vogt : « Le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile et les reins secrètent l'urine ».

son orgue pour exercer son talent. Vous n'en concluerez pas que c'est le clavier qui précipite cette fugue de Bach...

Non ! conclure des rapports du cérébral avec le mental à leur identité, « c'est comme si l'on disait : « On n'entre chez le roi qu'introduit par le grand chambellan ; le grand chambellan ne vous reçoit qu'annoncé par l'huissier ; l'huissier ne vous accueille que si le concierge vous a laissé franchir le seuil ; donc le roi n'est qu'une variété de l'espèce concierge » [2]. Devant l'absurdité de pareil raisonnement, il faut revenir à notre précédente conclusion : pour expliquer nos idées il faut autre chose que la matière; cette autre chose, c'est l'âme.

* *

Notre cœur ne parle pas autrement. Il ne se résigne pas à croire que nos chers disparus sont morts tout entiers. Nous avons l'espérance de nous revoir.

Les matérialistes répliquent [3] : « La matière doit-elle rester dans les fossés et les cercueils sans profit pour personne ? Qui donc voudrait rester encore, après la mort, maître de son phosphate de chaux ?... Il suffirait d'échanger un lieu de sépulture contre un autre, après qu'il aurait servi un an ; on aurait ainsi, au bout de six ou dix ans, un champ des plus fertiles, qui ferait plus d'honneur aux morts que des monuments ou des tombeaux. » L'homme un simple engrais ! Voilà la consolation qu'on offre à l'orphelin, à la veuve, à tous nos deuils.

Pour nous, nous savons que nous ne nous berçons pas d'illusions : « De l'autre côté des tombeaux, les yeux qu'on ferme voient encore ».

IV

4e Dimanche

CE QU'EST NOTRE AME

Qu'est-ce que l'homme ? Si j'interroge Littré, voici : « C'est un animal mammifère, de l'ordre des primates, famille des bimanes, caractérisé par une peau à duvet ou à poils rares » [1].

Si je me rappelle le catéchisme, confié à tous les enfants, cette réponse me revient fidèle à la mémoire : « L'homme est une créature raisonnable, composée d'une âme et d'un corps. » Comment ne pas se souvenir de la parole du Christ : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et les avez révélées aux petits » (Mat., XI, 25) ?

Entre ces deux définitions, celle de Littré et celle du catéchisme, il y a un abîme : celui qui sépare matérialisme et spiritualisme. Et c'est le catéchisme qui exprime tout : la vérité et la voie très sûre qui y conduit. La voie très sûre, celle de l'expérience et de la raison : l'homme est une créature raisonnable ; il pense, il réfléchit, il raisonne, ce qui n'est pas du domaine de la matière. La vérité qui est au terme de cette voie, celle de la foi, mais d'abord de la science : l'homme est composé d'un corps et d'une âme.

Jusqu'ici, cette âme, nous n'avons fait que l'apercevoir. Nous sommes sûrs de son existence et même nous entrevoyons quelque chose d'elle, comme on distingue à distance qu'un homme ou une femme s'avance, sans soupçonner encore que c'est un visage connu. Nous savons qu'elle est ce quelque chose d'immatériel, nécessaire pour expliquer la pensée, la morale, la religion, que l'on relève chez l'homme, et que la matière ne saurait produire.

Maintenant approchons-nous pour la regarder en face, voir ses traits distinctifs.

Qu'est-ce que l'âme ? Ecoutons encore le catéchisme : « L'âme est un esprit immortel ». Un esprit ! et si des enfants sont excusables de retenir seulement les mots, des hommes doivent en comprendre le sens. Voyons ce qu'il faut entendre par ce mot et d'abord ce qu'il ne faudrait pas entendre.

I. — *Ce qu'il ne faut pas entendre*

L'âme est un esprit. Mais ne prenons pas le change inconsciemment sur la valeur de ce mot.

Notre époque matérialiste cherche une évasion dans l'évocation des esprits : tant il est vrai que ce matérialisme est contre nature. Mais dans les expériences spirites authentiques — je ne parle que de celles-là, et non des exhibitions puériles, théâtrales ou foraines — l'âme s'extériorise et se matérialise. C'est une apparition, une vision, une voix. Et alors, sous l'influence du récit de ces expériences, quand on parle d'esprit, beaucoup s'imaginent un être vaporeux et inconsistant, quelque chose d'éthéré et de fluide.

Idée grossière. Les fantômes « n'ont ni chair, ni os », comme disait Jésus ressuscité (Luc, XIV, 39), mais ils sont encore de la matière, disposition lumineuse de l'air à l'image du disparu qui se manifesterait. Voilà ce que sont les « esprits » évoqués par les médiums ; voilà ce que peuvent être certaines manifestations indubitables d'âmes du purgatoire ; voilà ce que sont les apparitions — non pas celles de N.-S. ou de la Ste Vierge qui sont au ciel en corps et en âme — mais des âmes saintes du ciel : une transformation de la matière à leur ressemblance passée, comme une image de cinéma.

En un mot, les esprits ne sont pas l'esprit.

II. — *Ce qu'il faut entendre*

Un esprit, c'est une réalité, une substance, aussi véritable que le monde visible qui nous

[2] Mgr d'Hulst, *Mélanges philosophiques*, p. 131.

[3] J. Moleschott, cité par A. Eymieu, *La part des croyants dans le progrès de la science*. T. I (2e partie), p. 157-158.

[1] *Dictionnaire des Sciences médicales*, cité par Mgr Caisly dans *Recherche de la vraie religion*, p. 28, J. de Gigord, 1920. — Littré est l'auteur du célèbre *Dictionnaire de la langue française*, 4 vol. gr. in-8, à 3 col.

entoure, mais réalité, substance, qui n'a pas besoin d'un corps pour vivre et pour agir, qui se suffit à elle-même pour subsister et déployer ses forces, qui est indépendante de la matière dans son existence et son activité.

Quand Jésus réplique à la Samaritaine : « Dieu est Esprit, *Deus spiritus est* » (Jo., IV, 24), que veut-il dire ? Que Dieu est un être plus subtil que nous, décanté de la matière... ? Non pas ! Il veut lui expliquer que Dieu n'a rien de commun avec la matière, qu'il existe, agit, nous aime et nous gouverne sans qu'il ait besoin d'un corps pour subsister, d'un cœur de chair pour nous aimer, d'un bras et d'une main pour nous conduire.

De même, notre âme, elle aussi, est esprit ; c.-à-d. qu'elle est, à l'image de Dieu, un être libre de toute matière, capable d'exister et d'agir sans la matière.

* *

Faisons l'effort qu'exigent ces réflexions.

Généralement une image intérieure accompagne, évoque ou suit nos idées ; beaucoup confondent image et idée et s'évertuent à se figurer, à se représenter ce qui n'est que spirituel : Dieu, les anges, l'âme. L'idée de l'âme n'est pas du ressort de l'imagination, mais objet de l'intelligence ; je ne puis la voir, mais je puis la connaître..

L'homme est tel par son intelligence. S'il se limite à ses sens ou aux images il se ravale à la condition des animaux. « Créé en honneur, il n'a pas compris ; il s'est comparé aux bêtes sans raison et il leur est devenu semblable » (Ps. XLVIII, 13).

Le problème de la spiritualité de l'âme est un point de départ, le poste d'aiguillage de la vie et de l'éternité. Devoir ou plaisir, religion ou athéisme, immortalité ou néant, tout est suspendu à sa solution. Pascal a écrit « Il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qu'il en est. »

V

Dimanche de la Passion

LA VIE DE L'AME

Un des représentants les plus en vue de la philosophie contemporaine, fut assurément Henri Bergson, professeur au Collège de France, membre de l'Académie Française. Quand il prit place sous la coupole en 1918, R. Doumic, chargé de le recevoir, lui rappela cette anecdote : « Les sciences avaient toutes vos complaisances. La jeunesse va volontiers aux extrêmes : votre jeunesse à vous allait jusqu'au matérialisme. Un jour, à l'Ecole Normale, apercevant par terre des livres de la bibliothèque, un de vos maîtres, celui que Sainte-Beuve appelait le « spirituel voltairien », Goumy, se tourna vers vous, et, avec indignation : « M. Bergson, voyez ces livres qui traînent à terre. Votre âme de bibliothécaire doit en souffrir ! » Alors, toute la promotion de s'écrier : « Il n'a pas d'âme ! » [1]

Un jour Bergson eut une âme. Comment s'opéra son évolution du matérialisme au spiritualisme le plus convaincu ? Il l'a confié au chanoine Magnin, mort curé de Saint-Séverin (Paris).

« ...C'est en m'efforçant de pratiquer la méthode rigoureuse à laquelle s'astreignent les savants, en m'imposant la règle absolue de serrer d'aussi près que possible les résultats de l'expérience, appliquée d'ailleurs à la vie de l'esprit comme aux choses de la matière, que je me suis progressivement libéré des liens du positivisme déterministe » [2].

C'est aussi en serrant de près les résultats de l'expérience de faits intellectuels, moraux, esthétiques, religieux, que nous reconnaissons l'existence de cet élément distinct de la matière : l'âme. Et c'est en gardant la même attitude que nous reconnaîtrons la nature de cette âme, pour savoir ce qu'elle est en elle-même.

Voyons-la agir, c.-à-d. penser et vouloir.

I. — *Penser*

Agir pour l'âme, c'est d'abord penser, comprendre, raisonner.

Or il est bien évident que les idées, jugements, raisonnements ne sont pas le produit de la matière. Tel fruit, tel arbre : la matière ne secrète jamais un discours ou un poème, ni même la plus petite idée.

Dans l'état actuel d'union de l'âme avec le corps, l'âme a besoin normalement du cerveau, des sens, pour acquérir ses premières idées. Mais celles-ci, une fois acquises, se meuvent librement dans leur domaine. La vue, l'ouïe, l'imagination peuvent perdre, avec l'âge, de leur vigueur, l'intelligence n'en conserve pas moins toute sa lucidité, toute sa souplesse. Qu'il devienne aveugle, sourd, ou paralysé, l'homme ne pense pas moins, ni moins clairement, que le tout est plus grand que sa partie, qu'il faut faire le bien et éviter le mal, que le bien mérite récompense et le mal châtiment, et non seulement ces choses élémentaires mais tout ce qui en découle.

Beethoven frappé de surdité composait encore d'admirables symphonies; Pasteur, à moitié paralysé, faisait de géniales découvertes ; Bossuet dans sa vieillesse écrivait des pages magnifiques.

Cette pleine autonomie, cette indépendance à l'égard de la matière, c'est le signe manifeste que l'esprit ne se confond pas avec elle ; il en est distinct et d'un autre ordre.

II. — *Le vouloir*

Agir pour l'âme, c'est encore vouloir, vouloir après délibération, vouloir librement.

Là aussi, aucun rapport entre la matière et la liberté. Bien plus, opposition radicale. Ce qui caractérise la matière c'est la répétition identique de phénomènes, l'invariabilité de ses réactions, son déterminisme absolu des lois de la nature. Rappelons-nous les paroles de Jésus : « Dès que les branches du figuier

[1] Réponse de R. Doumic au discours de réception de H. Bergson, le 25-1-18.

[2] *Vie Catholique*, 7, I, 1933.

deviennent tendres et qu'elles poussent des feuilles, vous savez que l'été est proche » (Mat., XXIV, 32) ; « Le soir vous dites : il fera beau car le ciel est rouge, et le matin : il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est d'un rouge sombre » (Mat., XVI, 2) ; et encore : « Si le grin de blé tombe en terre et ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jo., XII, 24, 25). Ce sont des lois physiques invariables : les bourgeons annoncent le printemps; les nuages dans un ciel d'été font prévoir l'orage ; le grain doit germer avant de pousser en épi.

Mais quand Jésus parle à la femme adultère qu'on lui amène surprise en flagrant délit, quand il se trouve face à face avec Judas qui le trahit, quand il laisse dans le prétoire Pilate qui vient de le condamner, ni contre l'adultère, ni contre Judas, ni contre Pilate il ne prononce de sentence de damnation. Les âmes ne sont pas soumises au déterminisme des corps ; sur la pente, dans leur chute et même à terre, elles peuvent réagir, se ressaisir, se relever ; elles sont libres.

Et cette liberté de l'âme, comme l'intelligence, nous est une preuve qu'elle est un esprit libre et immortel.

* *

On juge un homme à ses actes ; à l'œuvre on connaît l'artisan ; au chant on connaît l'oiseau. Toutes ces formules expriment une loi fondamentale de toute science : on juge d'une cause par ses effets.

Or, les actes de l'âme : la pensée et le vouloir s'élaborent indépendamment de la matière, parfois même à l'encontre et au mépris des tendances de la matière, car ce n'est pas la matière qui fait les héros, les saints et les martyrs.

Il faut donc conclure, en toute loyauté : qui produit ces œuvres spirituelles et libres est pareillement esprit ; la matière n'a rien à voir en elle.

Conclusion d'une portée incalculable pour le temps et pour l'éternité.

Pour le temps : parce que l'homme est corps et esprit, toute condition d'existence, tout aménagement de la vie humaine, toute civilisation construite pour répondre uniquement aux besoins du corps sans souci des aspirations de l'esprit, n'est plus une civilisation à la mesure de l'homme, elle l'étouffe, elle le tue.

Pour l'éternité : parce que l'homme est corps et esprit, il ne meurt pas tout entier, il y a une survie de l'esprit, il y a un au-delà.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

XII

LES ENFANTS CAPRICIEUX

Mes frères,

« A qui comparerai-je cette génération ? A des gamins qui se tiennent sur la place publique et qui s'interpellent les uns les autres en ces termes :

Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous avons chanté des lamentations et vous n'avez pas pleuré.

Jean-Baptiste est venu ne mangeant pas de pain ni ne buvant de vin, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites : Voilà un mangeur et un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs. » (Mat., XI, 16-19 ; Luc, VII, 31-35).

Cette petite parabole fut prononcée à la suite de la réponse que fit Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste en leur signalant les œuvres qu'il accomplissait. Jésus voulut relever le caractère de la mission de son Précurseur. Seuls les Pharisiens étaient visés en « cette génération », non pas toute la foule qui avait suivi Jean-Baptiste. Les Pharisiens, c.-à-d. ces gens bouffis d'orgueil, à qui plaît une seule religion, la leur, religion toute formaliste et extérieure d'ailleurs, qui n'admettent sur les choses de Dieu d'autre jugement que le leur. S'il est, parmi vous, des réformateurs, des censeurs, des gens empressés à tout critiquer, qu'ils méditent avec soin cette apostrophe cinglante : Vous êtes des gamins ! Sans réflexion, vous trouvez à redire sur tout.

I. — *Explication*

Dans les pays où l'instruction est peu développée, les gens du peuple s'instruisent et se distraient les uns les autres sur la place publique. De graves conteurs, interminablement, font la leçon aux auditeurs rangés autour d'eux. Les enfants se rassemblent de même, jouent, chantent et dansent au gré d'un meneur de jeu qui commence un chant que les autres répètent comme un refrain. Mais l'accord n'est pas toujours parfait entre eux. Il arrive que l'entraîneur qui joue de la flûte ou du fifre n'entraîne personne ; que le chef de chœur commençant une lamentation n'arrive pas à déchainer les pleurs de ses camarades. En Orient, le cérémonial de la douleur est très démonstratif : on crie, on pleure, on gémit...

Dans le cas de notre parabole, les gamins ne s'entendent pas. Ils trouvent toujours à redire aux propositions des camarades, refusant de chanter ou de pleurer en chœur.

Ainsi les Pharisiens trouvent tour à tour à redire à la manière de vivre de Jean-Baptiste et à celle de Jésus. Le premier qui fait pénitence, ils le traitent de possédé du démon. Le Sauveur qui mange comme tout le monde, ils l'accusent d'être ami de la bonne chère !

Ce ne sont pas des gens raisonnables. Ce sont des enfants, des gamins capricieux et sans réflexion. Ces hommes qui montrent une telle légèreté d'esprit seront-ils jamais aptes au Royaume de Dieu ?

II. — *Applications*

Le serviteur n'est pas au-dessus du Maître. Il est heureux s'il est traité comme l'a été son

Maître. Car il est identifié avec lui. « Celui qui vous reçoit me reçoit et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé » (Mat., x, 40). Selon S. Paul (Eph., I, 23), il achève, il complète, en l'Eglise, le corps du Christ qui est la tête. En l'Eglise, les membres, unis au Christ Jésus, sont le terme normal de son activité de Rédempteur. C'est pourquoi, dans les membres se renouvelle le mystère de la Passion. En eux le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; en eux Jésus souffre persécution ; en eux il entend les mêmes accusations, il souffre des mêmes incompréhensions qui accompagnaient sa vie mortelle. On a dit avec raison que « la vie des Saints est l'Evangile en action ». La vie du Christ est ainsi perpétuée sous nos yeux. On a dit que l'essence du sacerdoce est de susciter autour de lui la haine et le mépris : c'est sa gloire.

Bien déraisonnables ceux qui s'en étonneraient et qui verraient autre chose dans le sacerdoce catholique qu'une extension de la vie de Jésus souffrant et martyrisé ! « Ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront, vous aussi. » Non moins déraisonnables ceux qui n'y voient que la croix à porter et qui oublient la joie : Jésus, a désiré, d'un grand désir, cette Pâque, et l'amour rend tout facile, léger. Ne rien recevoir du monde pour prix de nos travaux que la haine et l'injure, c'est recevoir davantage du Maître, qui est et qui sera à jamais, pour ceux qui le suivent, la plus magnifique récompense.

Mais l'esprit d'orgueil des Pharisiens critiquailleurs et réformateurs devrait être banni de la société des chrétiens. Quel mal font à l'œuvre de Dieu, à l'Eglise, des paroles inconsidérées, des critiques sans fondement ! Le témoignage chrétien exige en premier lieu de la réflexion, de la pondération, du sérieux.

III. — *Surveiller sa langue*

« Mes frères, écrivait S. Jacques, qu'il n'y en ait pas tant parmi vous qui s'érigent en docteurs, sachant que nous serons jugés plus sévèrement. Car nous péchons tous en beaucoup de choses. Si quelqu'un ne pèche pas en paroles, c'est un homme parfait, capable aussi de tenir tout le corps en bride. Si nous mettons aux chevaux un mors dans la bouche pour nous en faire obéir, nous gouvernons aussi leur corps tout entier. Voyez encore les vaisseaux : tout grands qu'ils sont et quoique poussés par des vents impétueux, ils sont conduits par un très petit gouvernail au gré du pilote. Ainsi la langue est un tout petit membre ; mais de quelles grandes choses elle peut se vanter !

Voyez, une étincelle peut embraser une grande forêt ! La langue aussi est un feu, un monde d'iniquité. Elle est capable d'infecter tout le corps ; elle enflamme le cours de notre vie, enflammée qu'elle est elle-même du feu de l'enfer. Toutes les espèces de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins peuvent se dompter et ont été domptés. Mais la langue, aucun homme ne peut la dompter : c'est un fléau qu'on ne peut arrêter ; elle est remplie d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur et notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la malédiction et la bénédiction ! Il ne faut pas, m. f., qu'il en soit ainsi. Est-ce que de la même ouverture, la source fait jaillir le doux et l'amer ? Est-ce qu'un figuier peut produire des olives, ou la vigne des figues ? Ainsi une source salée ne peut donner de l'eau douce... » (III, 13-13).

De tels enseignements rejoignent ceux du Seigneur. Il faut, pour un vrai chrétien, garder en toutes choses le sérieux, la réflexion qui conviennent, juger en parfaite charité. Le cœur doit être orienté vers Dieu, tout rempli de la vie surnaturelle, et nos lèvres doivent traduire, ainsi, l'amour du prochain, l'amour de l'Eglise où s'exprime notre amour pour Dieu.

* *

« Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux ». Mais cet esprit d'enfance est fait, non de malice ou de légèreté coupable ; il est fait de loyauté, de confiance en Dieu, d'abandon paisible à sa volonté. Efforçons-nous de l'obtenir à l'exemple de Ste Th., la sainte de la « petite voie d'enfance ». Ainsi soit-il.

XIII

LA PÉCHERESSE ET LES DEUX DÉBITEURS

Mes frères,

Les Evangiles rapportent trois onctions faites par de pieuses femmes sur la personne du Sauveur. Quelques-uns ont pensé qu'il fallait les attribuer à une seule et même personne. Il ne semble pas possible d'identifier Marie de Magdala ou Marie-Madeleine à la pécheresse de la parabole dont S. Luc ne dit pas le nom. La principale raison qui s'y oppose est que S. Luc nous présente Marie-Madeleine tout à la suite de l'histoire de la pécheresse convertie, sans laisser entendre qu'il s'agisse de la même personne.

Dieu nous fasse la grâce de les imiter dans leur amour et leur générosité !

I. — *Onction parfumée*

« A la nouvelle que Jésus était à table chez le pharisien, une femme qui vivait dans la ville en pécheresse apporta un vase d'albâtre rempli d'huile parfumée ; et se tenant derrière lui, à ses pieds, toute en pleurs, elle se mit à lui arroser les pieds de ses larmes, et elle les essuyait de sa chevelure ; elle lui baisait les pieds et les oignait de l'huile parfumée. »

C'est le récit de S. Luc. En celui de S. Jean, il est dit que la maison fut toute remplie de la bonne odeur du parfum.

Ce fut une surprise énorme parmi tous les convives. Les femmes ne paraissent pas aux repas : elles mangent séparément. Celle-ci, une courtisane publique, connue comme telle, entrant dans la salle, se dirige aussitôt vers Jésus par le chemin laissé libre derrière les convives et va droit à ses pieds. Le Sauveur ne la repousse point. « A la présence du Maître, la pécheresse repentante fond en larmes et comme elle s'était déjà penchée pour l'onction, ses larmes inondent les pieds. N'ayant point prévu cette explosion, elle ne sait comment les essuyer. Rapidement elle dénoue sa riche chevelure et s'en sert comme d'un linge, puis emportée par son amour, elle ose ce

deviennent tendres et qu'elles poussent des feuilles, vous savez que l'été est proche » (Mat., XXIV, 32) ; « Le soir vous dites : il fera beau car le ciel est rouge, et le matin : il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est d'un rouge sombre » (Mat., XVI, 2) ; et encore : « Si le grin de blé tombe en terre et ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jo., XII, 24, 25). Ce sont des lois physiques invariables : les bourgeons annoncent le printemps; les nuages dans un ciel d'été font prévoir l'orage ; le grain doit germer avant de pousser en épi.

Mais quand Jésus parle à la femme adultère qu'on lui amène surprise en flagrant délit, quand il se trouve face à face avec Judas qui le trahit, quand il laisse dans le prétoire Pilate qui vient de le condamner, ni contre l'adultère, ni contre Judas, ni contre Pilate il ne prononce de sentence de damnation. Les âmes ne sont pas soumises au déterminisme des corps ; sur la pente, dans leur chute et même à terre, elles peuvent réagir, se ressaisir, se relever ; elles sont libres.

Et cette liberté de l'âme, comme l'intelligence, nous est une preuve qu'elle est un esprit libre et immortel.

* *

On juge un homme à ses actes ; à l'œuvre on connaît l'artisan ; au chant on connaît l'oiseau. Toutes ces formules expriment une loi fondamentale de toute science : on juge d'une cause par ses effets.

Or, les actes de l'âme : la pensée et le vouloir s'élaborent indépendamment de la matière, parfois même à l'encontre et au mépris des tendances de la matière, car ce n'est pas la matière qui fait les héros, les saints et les martyrs.

Il faut donc conclure, en toute loyauté : qui produit ces œuvres spirituelles et libres est pareillement esprit ; la matière n'a rien à voir en elle.

Conclusion d'une portée incalculable pour le temps et pour l'éternité.

Pour le temps : parce que l'homme est corps et esprit, toute condition d'existence, tout aménagement de la vie humaine, toute civilisation construite pour répondre uniquement aux besoins du corps sans souci des aspirations de l'esprit, n'est plus une civilisation à la mesure de l'homme, elle l'étouffe, elle le tue.

Pour l'éternité : parce que l'homme est corps et esprit, il ne meurt pas tout entier, il y a une survie de l'esprit, il y a un au-delà.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

XII

LES ENFANTS CAPRICIEUX

Mes frères,

« A qui comparerai-je cette génération ? A des gamins qui se tiennent sur la place publique et qui s'interpellent les uns les autres en ces termes :

Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous avons chanté des lamentations et vous n'avez pas pleuré.

Jean-Baptiste est venu ne mangeant pas de pain ni ne buvant de vin, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites : Voilà un mangeur et un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs. » (Mat., XI, 16-19 ; Luc, VII, 31-35).

Cette petite parabole fut prononcée à la suite de la réponse que fit Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste en leur signalant les œuvres qu'il accomplissait. Jésus voulut relever le caractère de la mission de son Précurseur. Seuls les Pharisiens étaient visés en « cette génération », non pas toute la foule qui avait suivi Jean-Baptiste. Les Pharisiens, c.-à-d. ces gens bouffis d'orgueil, à qui plaît une seule religion, la leur, religion toute formaliste et extérieure d'ailleurs, qui n'admettent sur les choses de Dieu d'autre jugement que le leur. S'il est, parmi vous, des réformateurs, des censeurs, des gens empressés à tout critiquer, qu'ils méditent avec soin cette apostrophe cinglante : Vous êtes des gamins ! Sans réflexion, vous trouvez à redire sur tout.

I. — *Explication*

Dans les pays où l'instruction est peu développée, les gens du peuple s'instruisent et se distraient les uns les autres sur la place publique. De graves conteurs, interminablement, font la leçon aux auditeurs rangés autour d'eux. Les enfants se rassemblent de même, jouent, chantent et dansent au gré d'un meneur de jeu qui commence un chant que les autres répètent comme un refrain. Mais l'accord n'est pas toujours parfait entre eux. Il arrive que l'entraîneur qui joue de la flûte ou du fifre n'entraîne personne ; que le chef de chœur commençant une lamentation n'arrive pas à déchaîner les pleurs de ses camarades. En Orient, le cérémonial de la douleur est très démonstratif : on crie, on pleure, on gémit...

Dans le cas de notre parabole, les gamins ne s'entendent pas. Ils trouvent toujours à redire aux propositions des camarades, refusant de chanter ou de pleurer en chœur.

Ainsi les Pharisiens trouvent tour à tour à redire à la manière de vivre de Jean-Baptiste et à celle de Jésus. Le premier qui fait pénitence, ils le traitent de possédé du démon. Le Sauveur qui mange comme tout le monde, ils l'accusent d'être ami de la bonne chère !

Ce ne sont pas des gens raisonnables. Ce sont des enfants, des gamins capricieux et sans réflexion. Ces hommes qui montrent une telle légèreté d'esprit seront-ils jamais aptes au Royaume de Dieu ?

II. — *Applications*

Le serviteur n'est pas au-dessus du Maître. Il est heureux s'il est traité comme l'a été son

Maître. Car il est identifié avec lui. « Celui qui vous reçoit me reçoit et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé » (Mat., x, 40). Selon S. Paul (Eph., I, 23), il achève, il complète, en l'Eglise, le corps du Christ qui est la tête. En l'Eglise, les membres, unis au Christ Jésus, sont le terme normal de son activité de Rédempteur. C'est pourquoi, dans les membres se renouvelle le mystère de la Passion. En eux le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; en eux Jésus souffre persécution ; en eux il entend les mêmes accusations, il souffre des mêmes incompréhensions qui accompagnaient sa vie mortelle. On a dit avec raison que « la vie des Saints est l'Evangile en action ». La vie du Christ est ainsi perpétuée sous nos yeux. On a dit que l'essence du sacerdoce est de susciter autour de lui la haine et le mépris : c'est sa gloire.

Bien déraisonnables ceux qui s'en étonneraient et qui verraient autre chose dans le sacerdoce catholique qu'une extension de la vie de Jésus souffrant et martyrisé ! « Ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront, vous aussi. » Non moins déraisonnables ceux qui n'y voient que la croix à porter et qui oublient la joie : Jésus, a désiré, d'un grand désir, cette Pâque, et l'amour rend tout facile, léger. Ne rien recevoir du monde pour prix de nos travaux que la haine et l'injure, c'est recevoir davantage du Maître, qui est et qui sera à jamais, pour ceux qui le suivent, la plus magnifique récompense.

Mais l'esprit d'orgueil des Pharisiens critiquailleurs et réformateurs devrait être banni de la société des chrétiens. Quel mal font à l'œuvre de Dieu, à l'Eglise, des paroles inconsidérées, des critiques sans fondement ! Le témoignage chrétien exige en premier lieu de la réflexion, de la pondération, du sérieux.

III. — *Surveiller sa langue*

« Mes frères, écrivait S. Jacques, qu'il n'y en ait pas tant parmi vous qui s'érigent en docteurs, sachant que nous serons jugés plus sévèrement. Car nous péchons tous en beaucoup de choses. Si quelqu'un ne pèche pas en paroles, c'est un homme parfait, capable aussi de tenir tout le corps en bride. Si nous mettons aux chevaux un mors dans la bouche pour nous en faire obéir, nous gouvernons aussi leur corps tout entier. Voyez encore les vaisseaux : tout grands qu'ils sont et quoique poussés par des vents impétueux, ils sont conduits par un très petit gouvernail au gré du pilote. Ainsi la langue est un tout petit membre ; mais de quelles grandes choses elle peut se vanter !

Voyez, une étincelle peut embraser une grande forêt ! La langue aussi est un feu, un monde d'iniquité. Elle est capable d'infecter tout le corps ; elle enflamme le cours de notre vie, enflammée qu'elle est elle-même du feu de l'enfer. Toutes les espèces de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins peuvent se dompter et ont été domptés. Mais la langue, aucun homme ne peut la dompter : c'est un fléau qu'on ne peut arrêter ; elle est remplie d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur et notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu. De la même bouche sortent la malédiction et la bénédiction ! Il ne faut pas, m. f., qu'il en soit ainsi. Est-ce que de la même ouverture, la source fait jaillir le doux et l'amer ? Est-ce qu'un figuier peut produire des olives, ou la vigne des figues ? Ainsi une source salée ne peut donner de l'eau douce... » (III, 13-13).

De tels enseignements rejoignent ceux du Seigneur. Il faut, pour un vrai chrétien, garder en toutes choses le sérieux, la réflexion qui conviennent, juger en parfaite charité. Le cœur doit être orienté vers Dieu, tout rempli de la vie surnaturelle, et nos lèvres doivent traduire, ainsi, l'amour du prochain, l'amour de l'Eglise où s'exprime notre amour pour Dieu.

* *

« Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux ». Mais cet esprit d'enfance est fait, non de malice ou de légèreté coupable ; il est fait de loyauté, de confiance en Dieu, d'abandon paisible à sa volonté. Efforçons-nous de l'obtenir à l'exemple de Ste Th., la sainte de la « petite voie d'enfance ». Ainsi soit-il.

XIII

LA PÉCHERESSE ET LES DEUX DÉBITEURS

Mes frères,

Les Evangiles rapportent trois onctions faites par de pieuses femmes sur la personne du Sauveur. Quelques-uns ont pensé qu'il fallait les attribuer à une seule et même personne. Il ne semble pas possible d'identifier Marie de Magdala ou Marie-Madeleine à la pécheresse de la parabole dont S. Luc ne dit pas le nom. La principale raison qui s'y oppose est que S. Luc nous présente Marie-Madeleine tout à la suite de l'histoire de la pécheresse convertie, sans laisser entendre qu'il s'agisse de la même personne.

Dieu nous fasse la grâce de les imiter dans leur amour et leur générosité !

I. — *Onction parfumée*

« A la nouvelle que Jésus était à table chez le pharisien, une femme qui vivait dans la ville en pécheresse apporta un vase d'albâtre rempli d'huile parfumée ; et se tenant derrière lui, à ses pieds, toute en pleurs, elle se mit à lui arroser les pieds de ses larmes, et elle les essuyait de sa chevelure ; elle lui baisait les pieds et les oignait de l'huile parfumée. »

C'est le récit de S. Luc. En celui de S. Jean, il est dit que la maison fut toute remplie de la bonne odeur du parfum.

Ce fut une surprise énorme parmi tous les convives. Les femmes ne paraissent pas aux repas : elles mangent séparément. Celle-ci, une courtisane publique, connue comme telle, entrant dans la salle, se dirige aussitôt vers Jésus par le chemin laissé libre derrière les convives et va droit à ses pieds. Le Sauveur ne la repousse point. « A la présence du Maître, la pécheresse repentante fond en larmes et comme elle s'était déjà penchée pour l'onction, ses larmes inondent les pieds. N'ayant point prévu cette explosion, elle ne sait comment les essuyer. Rapidement elle dénoue sa riche chevelure et s'en sert comme d'un linge, puis emportée par son amour, elle ose ce

qu'elle n'avait pas sans doute projeté, elle baise les pieds de Jésus avant de les oindre de son huile parfumée » (P. Lagrange). Il y eut peut-être volonté de marquer sa conversion, en se servant de sa chevelure comme d'un linge, en désaffectant cet instrument de péché et en le vouant exclusivement comme toute sa personne au service du Seigneur (R. P. Buzy). C'était le sentiment de Bossuet : « Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus : on ne veut plaire qu'à lui. Des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus pourront-ils jamais servir la vanité ? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour et de tels hommages. »

L'amour donne tout, l'amour se donne. Il est l'immolation de soi. Aussi « on rompt le vase d'albâtre où les parfums étaient renfermés, afin qu'il ait tout... Parfumer Jésus c'est lui donner des louanges. Parfumer ses pieds, c'est adorer son humilité et ses faiblesses. Parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité » (Bossuet).

Ainsi, à cette messe dominicale où vous êtes venus adorer, remercier Dieu, lui demander pardon et implorer ses grâces, la convertie ennoblie, transfigurée par l'amour qui brûle son cœur, vous trace le chemin : Répondez à l'appel de l'amour divin.

II. — *Cherchez et vous trouverez*

1° Une grâce de choix a amené la pécheresse chez Simon. L'avait-elle entendu, admiré ? En tout cas, elle le reconnaît sans hésitation. Un jour, à Chinon, Jeanne d'Arc reconnaîtra le Dauphin qui se cachait. Ici le Roi des rois se révèle comme le divin Médecin des âmes. C'est son médecin, *suus medicus,* à qui elle vient dire sa misère, ses infirmités, confier l'immense besoin qu'elle a d'être aidée, délivrée, guérie, pardonnée. Elle ne cache rien de sa vie lamentable... Elle se lamente et ses larmes disent tout. Cache-t-on son mal, ses plaies à son médecin ? La pénitente s'humilie pour grandir ; elle lave ses souillures dans les flots invisibles que répand le Sacré-Cœur ; elle y mêle ses larmes. La brebis perdue a retrouvé le Bon Pasteur.

2° O Pharisien orgueilleux qui méprises et le Seigneur et la brebis retrouvée, tu n'as pas compris ce qu'elle a deviné, et déjà trouvé parce qu'elle l'a cherché : c'est qu'il est un autre festin que ceux de la chair, un festin royal et nuptial où c'est lui, le Maître, qui invite et qui régale les siens ! Le festin divin de l'Amour.

Tu es scandalisé. Si elle t'avait touché, tu l'aurais rejetée sans doute. Dieu, l'Amour miséricordieux, n'a pas ces scrupules trop humains. Le soleil ne se salit point à illuminer et à purifier la terre. Dieu est lumière : il éclaire. Dieu est Incendie de charité : il échauffe, il embrase. Dieu est la Vie : il fait vivre. C'est normal. Aucune nuit, aucune froidure, aucune souillure, aucune mort ne sauraient arrêter l'œuvre du salut du monde. Il suffit de chercher, de demander avec les conditions requises pour trouver et recevoir la lumière, l'amour et la vie, puiser aux sources du Sauveur. Même les péchés tournent au bien de ceux qui aiment Dieu : en ce sens que le repentir et l'amour y trouveront leur aliment.

« Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le rembourser, il leur remit leur dette à tous deux. Quel est celui des deux qui l'aimera davantage ? Simon répondit : Je suppose que c'est celui à qui il a remis davantage. Jésus lui dit : Très bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Tu vois cette femme ? Tu ne m'as pas donné d'eau ; mais elle, c'est avec ses larmes qu'elle m'a arrosé les pieds, avec ses cheveux qu'elle les a essuyés. Tu ne m'a pas donné de baiser ; mais elle, elle n'a cessé de me baiser les pieds. Tu ne m'as pas oint la tête d'huile ; mais elle, c'est avec de l'huile parfumée qu'elle m'a oint les pieds. C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont pardonnés, puisqu'elle m'a donné ces grandes marques d'amour. Celui, au contraire, à qui l'on pardonne peu, aime peu. Et il dit : Tes péchés te sont pardonnés. »

Etonnante, divine réhabilitation ! Où l'amour profane, sensuel avait mis le désordre, la honte, une sorte d'enfer terrestre, l'amour divin a apporté la paix, l'ordre et déjà la joie, un avant-goût du Ciel.

« Et il dit à la femme : Va en paix. Ta foi t'a sauvée. »

III. — *Vous posséderez l'amour*

Elle a beaucoup aimé. Elle a, en effet, découvert l'Amour qui est Dieu et Homme à la fois, Dieu qui s'est rendu visible en son humanité, justement pour nous attirer, nous ravir à l'amour des biens invisibles.

Vous êtes faits pour l'Amour infini, éternel. Tout le but de l'homme est d'être heureux, en le possédant, en ce monde et dans l'autre. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Ce moyen, c'est lui, toujours présent, vivant au milieu de nous.

N'envions pas la pécheresse. Nous le possédons mieux qu'aux temps évangéliques, quand les humains touchaient le bord de sa tunique et de ses traits divins rassasiaient leurs yeux.

Tant d'hommes s'éloignent de lui, le méprisent, se scandalisent à l'heure de l'épreuve. C'est la cause première des maux dont nous souffrons et de ceux qui nous menacent.

* *

Allons à Jésus. Suivons la grâce qui nous fait sentir nos besoins, notre misère et en J.-C. les moyens de les rassasier. « Mangez, buvez, vivez, nourrissez-vous, contentez-vous, rassasiez-vous. Si vous êtes insatiables, que ce soit de lui, de sa vérité, de son amour... Il a dit : Celui qui boit de l'eau que je donnerai n'aura jamais soif. Il n'aura jamais ni faim ni soif d'autre chose que de moi, mais il aura une faim et une soif insatiables de moi ; et jamais il ne cessera de me désirer.

En même temps il sera rassasié, car il aura la bouche à la source : *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle* (Jo., IV, 14). Je remplirai tous ses désirs.

Oui, que celui qui a soif vienne. Vienne qui voudra recevoir gratuitement l'eau vive (Apoc., XXII, 19). Venez, on n'exclut personne. Venez, il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir (Bossuet, *Médit.)*.

CHEMIN DE CROIX

III

Pour les prêtres et pour les vocations sacerdotales

Prière

Jésus, nous voici à vos pieds pour méditer le Mystère de la Rédemption.

Au tribunal de Pilate, sous les fouets des bourreaux, sur le chemin du Calvaire, au sommet de la Croix, vous êtes la Victime et le Prêtre du seul véritable Sacrifice.

Par votre Passion et par votre Mort, vous avez racheté le monde du péché. Par l'institution du sacerdoce vous avez voulu étendre le bienfait de ce rachat à toute la terre. Nous venons donc, Seigneur, vous prier pour les prêtres et implorer pour eux les grâces dont ils ont besoin.

Marie, Reine du Clergé, prenez-les sous votre maternelle protecti n. Veillez sur les prêtres, aidez-les, gardez-les pour qu'ils demeurent toujours « dignes de leur dignité ».

Ire Station

Jésus est condamné à mort

Seigneur Jésus, de toute éternité vous connaissez la sentence qui vous frappe. Depuis l'Incarnation, vous vous préparez à subir l'injustice des hommes pour apaiser la Justice de votre Père. Pilate ne fait que ratifier l'appel de Dieu.

Seigneur, faites qu'à votre exemple les prêtres répondent fidèlement à leur vocation.

Donnez-leur d'obéir, comme vous, dans le silence intérieur et avec humilité, à la Parole qui les convie et les unit à votre œuvre de Rédemption.

IIe Station

Jésus est chargé de sa Croix

Mon Jésus, vous recevez avec amour l'instrument de votre supplice. Par vous, la Croix est ennoblie, et vous donnez la force de la porter à ceux qui veulent vous suivre.

Seigneur, au jour de l'ordination, c'est elle que vous tendez à ceux que vous avez choisis comme collaborateurs à l'œuvre de la Rédemption. Faites qu'ils la reçoivent et la prennent avec courage. Donnez à vos prêtres l'esprit de sacrifice pour qu'ils soient vraiment « d'autres Christs ».

IIIe Station

Jésus tombe une première fois

Seigneur Jésus, si vos forces vous trahissent, c'est que vous porte le fardeau immense de nos iniquités. Plus que les tourments de la flagellation, plus que le poids de la Croix, c'est l'horreur du péché, pesant sur vous, qui vous fait défaillir.

Ayez pitié, Seigneur, de ceux qui trébuchent sur le chemin où vous les appelez. Rendez courage aux commençants, aux faibles, aux hésitants, à ceux qui par lâcheté se détournent de leur vocation. Aidez les prêtres dans leurs difficultés, et faites qu'ils sortent victorieux du combat qu'ils doivent mener.

IVe Station

Jésus rencontre sa Mère

Votre Mère, ô Jésus, ne fait pas que vous croiser sur le chemin du Calvaire. Elle unit sa douleur à la vôtre pour notre salut. Marie est la co-rédemptrice du genre humain.

O Marie, il fallait ces souffrances pour que nous comprenions les privilèges dont vous fûtes comblée. Vous êtes toute-puissante sur le cœur de votre Fils. Prenez les prêtres sous votre protection. Donnez leur aide et protection ; soyez l'Etoile de leur apostolat et gardez-les dans le saint ministère.

Marie, Reine du Clergé, priez pour les prêtres !

Ve Station

Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix

Sans l'avoir prévu, peut-être sans le vouloir, Simon de Cyrène prend sa part de vos souffrances, ô Jésus. Il ne sait pas encore parfaitement « combien est doux votre joug et léger votre fardeau ».

Seigneur, vous appelez à vous des âmes privilégiées. Vous les faites participer à votre Passion par la souffrance, les épreuves, la maladie... Parmi elles, les âmes sacerdotales sont au premier rang : aidez-les à porter leur croix. Soyez leur unique soutien. Que ces élus de la douleur puissent encore, malgré leur faiblesse et leur apparente inutilité, travailler au salut des âmes.

Donnez-leur l'amour qui allège le fardeau et qui nous rend facile l'obéissance. Faites que, n'épargnant ni leur temps ni leurs peines, ils soient pour leurs frères d'autres cyrénéens. Donnez-nous des prêtres dévoués à votre service et empressés à l'apostolat.

VIe Station

Véronique essuie la Face de Jésus

Votre visage était méconnaissable, tuméfié, couvert de sang et de crachats. Et pourtant, sous ce masque hideux, Véronique vous a reconnu. Sa piété est récompensée. Elle emporte avec elle le linge sur lequel se sont imprimés vos traits adorables ; mais son âme est encore davantage marquée du sceau de votre Face. La lumière de votre grâce a brillé pour elle et ne s'éteindra plus.

Seigneur, gravez profondément votre image au cœur de vos prêtres. Faites que nous la retrouvions en eux malgré leurs humaines faiblesses, et ne permettez pas que ces « autres Christs » soient des caricatures de leur divin modèle. Faites qu'à travers eux nous retrouvions toujours votre regard, votre appel, votre grâce.

VIIe Station

Jésus tombe une deuxième fois

Nouvelle chute, nouvelle humiliation ! Et les bourreaux s'acharnent. Mais vous voulez expier l'orgueil des révoltés...

Il est des prêtres qui « tombent », qui parfois succombent à la tentation, dont les chutes scandalisent les bons et font ricaner les méchants. Seigneur, pardonnez à ces prêtres